

Nass Belgica

GÉRARD PRESZOW

C'est assurément un temps fort du cinquantenaire de l'immigration marocaine en Belgique : l'exposition «Nass Belgica» (Les gens de Belgique) est promise à voyager et ambitionne d'être la matrice d'un musée des

pourtant, déjà un autre monde. Là, des listes interminables de noms qui succombent sous le nombre, versent dans l'anonymat et sont réduits à main d'œuvre comme bétail au marché, des visages aux dimensions de photo d'identité, au regard perdu et qui se de-

blématiques d'une pétillante et créatrice jeunesse urbaine d'origine marocaine, la partie artistique assure son rôle de provocation, de réflexion et de décalage. Certains de ces artistes nous sont familiers pour avoir exposé individuellement, parmi lesquels le photographe Cherif Benhelima (au BPS de Charleroi) ou le «body artiste» et auteur d'installations Mehdi Georges Lahlou (au Musée d'art actuel de la ville de Bruxelles). Leur approche respective de l'identité fait vibrer de manière heureuse la réalité rigide et péremptoire du travail historique. Que ce soit sur le mode de l'humour et de la douce interpellation dans le cas de Lahlou ou par le trouble de l'effacement photographique chez Benhelima, ces deux démarches témoignent d'une identité mixée et inassignable. D'une proposition à l'autre, recouvrement et effacement dominant et paraissent constituer la texture des identités.

De manière enlevée, l'exposition se fait dès lors manifester des appartenances multiples, perplexes et indéterminées et confirme l'art dans son rôle d'irréductible singularité. ■

Jusqu'au 27 avril au Botanique
Site : www.nassbelggica.be



Mehdi-Georges Lahlou, Décomposition culinaire ou autoportrait à la tajine (2012)

migrations. Elle comporte deux versants qui se regardent sans se mélanger, l'histoire donnant assise et perspective à l'art, l'art faisant trembler et vibrer la rigidité implacable des chiffres et ouvrant l'ensemble sur de nouvelles formulations identitaires.

Conçue par l'Université libre de Bruxelles, scénographiée par des étudiants de La Cambre, on ne peut que se réjouir que cette exposition donne l'opportunité à l'Enseignement de sortir de ses murs et de se mêler des questions de la Cité.

On parcourt les vitrines, on avance, on ralentit. On s'arrête, on repart. On médite. On découvre, on se souvient. Cinquante ans, ce n'est quand même pas si loin et,

mandent à quelle sauce ils vont être mangés : «on voulait des bras et sont venus des hommes!». Ici, tout à coup, l'œil s'arrête sur un tract tapé à la machine à écrire, stencilé pour la reproduction et la diffusion, l'encre répartie inégalement sur un papier granuleux de mauvaise qualité : «solidarité avec les prisonniers marocains». C'était le temps de l'UNEM (Union des étudiants marocains), mais surtout le temps d'un autre temps. Mais aussi, le temps d'être les contemporains : l'exposition se tient au moment où les générations se côtoient encore, où l'ancien et le nouveau coexistent et... vont disparaître.

S'il y manque les arts de la rue et la profusion théâtrale si em-